

La publication en novembre 2022 d'un ouvrage collectif intitulé *Les enfants de la Machine* (revue *Écologie & Politique*, éditions Le Bord de l'eau), et consacré à l'eugénisme technologique, suscite l'ire du Professeur Flapi et de sa faction flapiste. Celle-ci, depuis des mois, harcelait les maîtres d'œuvre d'incessantes diatribes électroniques, avant d'épandre son courroux - fiel, sottises et calomnies compris - sur un site extra-terrestre. L'ouvrage, épuisé déjà chez l'éditeur, reste en vente dans quelques librairies où nos lecteurs ont encore une chance de le trouver. Les auteurs et éditeurs apprécieront ce succès en connaisseurs.

Le conflit éclate lors d'un congrès de futurologie dont nous n'avons trouvé ni le lieu, ni la date, ni les actes, mais la littérature connaît des précédents. Voyez *Les Call-girls* de Arthur Koestler (1972, Calmann-Lévy), qui rapporte un colloque de scientifiques (les « call-girls »), dans un chic village des Alpes, afin de chercher (en vain) les moyens de prévenir la destruction de l'espèce humaine, rendue possible – probable, inévitable – grâce aux percées de la science.

Le Professeur Flapi n'est pas un ouistiti. Voyez sa carte de visite : « Professeur de philosophie sociale et politique, de philosophie des sciences, de *sustainability studies*, etc. ». Tout cela à la Haute École d'Extractivisme - et soyez sûr qu'il montera encore plus haut. C'est une sommité, une éminence, que ce Flapi, il lui suffit de trouver l'arbre le plus vert, le plus élevé, pour se hisser, tel une liane à la cime de la canopée, en étreignant très fort le tronc.

Quant au professeur Bonobo, principale cible de ses invectives, ah... ce n'est pas de la même branche. Manque d'ambition. Prof de province. Un peu miteux. Enfin. Ayant pris un hiver de repos, il s'est pourtant résigné à répondre à Flapi, par pure confraternité. Ça se fait entre collègues universitaires. Question de probité, déontologie, etc. Et nous qui avons contribué aux *Enfants de la Machine*, et qui sommes donc également coupables, nous ne pouvons faire moins que de publier ces lettres du Professeur Bonobo au Professeur Flapi.

Pièces et main d'œuvre

LETTRES SIMIESQUES (1 & 2) d'un bonobo du futur

à L'Illustre Professeur FLAPI
Héraut de l'eugénisme biotechnologique

Très Déshonorable Professeur,

J'étais bien abusé, moi qui croyais, malgré le tumulte des médias industriels, l'abrutissement aux dépendances électroniques, et l'emprise du clergé technologiste dans les universités, j'étais bien abusé, dis-je, moi qui croyais qu'il y avait encore de la pensée.

Qu'il me serait possible, au cours du Congrès de Futurologie organisé par vos soins, sur la catastrophe générale en cours (écologique, atmosphérique, démographique, nutritionnelle, urbaine, existentielle, politique, etc.), de faire vivre cette faculté critique sans laquelle il n'est d'esprit public, laissant l'opportunisme, l'irresponsabilité et la veulerie tout infecter.

Dois-je ajouter que cette faculté, bien que pouvant être encouragée ou découragée par telle ou telle culture, est une puissance naturelle commune à l'ensemble du *genre humain* ? Et qu'elle ne demande ni une « *intelligence hautement développée* », ni une « *grande sophistication dans les affaires morales* », mais simplement le *courage* de s'engager « *dans ce dialogue silencieux entre moi et moi-même que, depuis Socrate, nous appelons en général penser* »¹ ?

Envers quoi et contre qui ai-je eu l'outrecuidance d'exercer cette faculté naturelle ? Envers la Procréation Technologiquement Assistée (PTA) : fécondation *in vitro* (FIV), gestation pour autrui (GPA), fabrication, congélation et marchandisation des gamètes, examens prénataux et manipulations génétiques, utérus artificiel, clonage, etc. Contre l'armée industrielle composée des scientifiques, ingénieurs, entrepreneurs, médecins, publicitaires, politiques, etc., qui, n'importe la couleur de leur peau ou leur identité sexuelle, s'acharnent à la perfectionner, avec en ligne de mire la mainmise technocratique intégrale sur la reproduction humaine. Et, à toute fin de cohérence, contre ceux-et-celles (celleux, etc.), qui, non contents de s'enchanter de cette dépossession, couvrent d'anathèmes ceux, celles, etc., dont l'outrage consiste à la soumettre à leur réflexion critique.

J'avoue ma surprise que votre si fumeuse personne, Fondateur Émérite de la Société de Futurologie, ayez pu convier un obscur écrivain à s'exprimer lors de ce Congrès. Et ma naïveté d'avoir cru possible, à partir de simples vérités de faits, de ramener les distingués spécialistes de la solution des problèmes vers cette réalité commune et effective, sans laquelle il ne peut y avoir de dialogue rationnel.

Car, vous en conviendrez, la liberté d'opinion n'est plus qu'une piperie si les faits eux-mêmes ne font pas l'objet du débat. En s'obstinant à parler de faits en contradiction avec les illusions de l'Ordre industriel, on est donc certain d'être mis au pilori par ceux qui persévèrent dans ces illusions.

Dans cette société industrielle parvenue aux termes insensés de sa volonté de puissance, emportée par les courants divergents de son destin, et sur laquelle pèse l'emprise de l'autoritarisme et de l'autodestruction, j'avais choisi la méthode génético-critique initiée en son temps par Ludwig Feuerbach, afin d'avertir du péril des biotechnologies et, plus précisément, des projets d'anthropotechnie.

J'eus tôt fait pourtant, durant mon discours, d'ouïr vos grognements et de surprendre vos regards chafouins de sous vos lunettes. Je voyais bien vos contorsions, la frénésie de vos griffonnages, votre monologue déjà flambant de fiel, votre air furieux, impérieux et supérieur. Je ne m'étonnai donc pas, quand, excité par l'aigreur de votre bile, vous interrompîtes brutalement mon propos, cependant que votre ton s'exaltait et que votre tête tournoyait dans une nuée d'insanités, pour me *stigmatiser* devant l'assemblée.

Que répondre à une tempête de sottises ? Rien, sinon sourire de vos érucations de rage et de pitreries, le sacrifice du bouc émissaire, que vous vous promettiez somptueux et solennel, s'achevant, une fois poussés vos hauts cris, dans un silence déconfit.

La plupart des futurologues présents étaient, comme vous, des flagorneurs, spécialistes en anesthésie de la conscience. C'est, en effet, la norme de cette corporation que de dulcifier les faits difficiles et d'outrer l'illusion d'en maîtriser les effets. Et les flagorneurs remplissent volontiers cet office d'anesthésistes politiques – le maintien de leur salaire aristocratique et de leur douillette position sociale supposant celui de la société qui les leur garantit - ils ne peuvent

¹ H. Arendt, « Responsabilité personnelle et régime dictatorial » (1964), *Responsabilité et jugement*, Payot, Paris, 2005, p. 75.

que se donner l'air d'en prévoir l'avenir et d'en savoir trier les « coûts », les « risques » et les « bénéfiques ».

Bref, une caste rendue lisse par son heureuse sottise, que mon immolation (symbolique, je vous l'accorde), devait réunir dans la niaise autocongratulation. À ses airs marris, je sus que le rituel avait échoué, avec pour suite inévitable de ternir l'humeur du *cocktail* devant clore cette dure journée de savant labeur.

Puis il vous fallut, écumant de rancœur, revenir aux attaques dans ce méchant libelle, publié - au nom de quelle lubie - dans l'organe des extra-terrestres du centre-ville.

N'ayant ni la forme ni la marque des accusations par lesquelles vous voudriez me perdre, à défaut de m'*annuler*, me voilà donc résigné à vous répondre, en faisant appel aux principes les plus simples du sens commun. La clarté étant la vertu de la pensée quand elle ne s'enfle pas de galimatias pour empaumer ses interlocuteurs, je m'abstiendrai de singer l'« *enflure mystifiante du discours butlerien* »².

Quitte à élire un modèle, je choisirai sans balancer la grinçante lucidité de Günther Anders :

Si nous tenons pour nécessaire de rendre visible des vérités qui sont réprimées par des groupes d'intérêt, alors nous devons d'abord présenter celles-ci *pastoso*, d'un coup de pinceau trop épais. Et pour ce faire, il convient de traiter le potentiel (quand bien même nous ne savons pas si cela se réalisera jamais) comme s'il était déjà factuel ; en tout cas, d'assigner des noms aux phénomènes, qui, parce qu'aucun nom ne leur a été accordé, restent, sans nom, dangereux. Ce qui est nommé devient ainsi identifiable, souvent attaquable, parfois même destructible³.

Quel nom donner aux technologies de *fabrication industrielle* de bébés sur mesure, dont le *continuum* ne cesse de tendre vers l'entière *machination* de la fécondation, de la gestation et de l'accouchement ?

Le seul pertinent, ne vous en déplaise, est l'*eugénisme*, au sens raciste donné à ce mot par Francis Galton en 1883 :

Science de l'amélioration de la race, qui ne se borne nullement aux questions d'unions judicieuses, mais qui, particulièrement dans le cas de l'homme, s'occupe de toutes les influences susceptibles de donner aux races les mieux douées un plus grand nombre de chances de prévaloir sur les races les moins bonnes⁴.

Ce mot d'*eugénisme*, vous prenez garde de ne pas le lâcher, de peur d'en perdre les dents ou de vous brûler la langue. De même que vous taisez le sens général de mes propos – perfidie ou incapacité à le saisir ? – pour mieux épingler des épiphrases hors de propos.

Je vous vois démonté, incapable de voir où tout cela vous conduit – et, selon votre habitude, vous offensant d'avance faute de mieux. A lire vos écrits, en effet, on doute vite que vous parveniez, en lisant ceux d'un autre, à saisir leur sens véritable, sans céder à votre manie des remarques accessoires. Toujours, irascible et agrippé à la surface du texte, vous restez sourd à

²S. Prokhoris, *Au bon plaisir des « docteurs graves »*. À propos de Judith Butler, PUF, Paris, 2016, p. 41. Et R. Garcia, *Le désert de la critique. Déconstruction et politique*, L'Échappée, Paris, 2021 (2015).

³G. Anders, *Sténogrammes philosophiques*, Fario, Paris, 2015, p. 149-150.

⁴Cité par D. Aubert-Marson, « Sir Francis Galton : le fondateur de l'eugénisme », *Médecine/Science*, n°25, 2009, p. 641-645, medecinesciences.org

toute raison heurtant votre conformisme ou votre intérêt. Vous êtes, en bref, un philosophe de paquebot, un singe de Luc Ferry, dont vous partagez les vues eugénistes, tout juste bon à distraire de vieilles touristes enluminées et consentantes, en leur offrant ces gâteries « culturelles » si assorties au factice de leurs croisières de luxe.

Mais revenons à ce que vous vous aplatissez à taire. L'*eugénisme* : que voilà une belle et bonne science, sans cesse perfectionnée par les bio-technocrates contemporains ! Une science coextensive à l'industrialisme biologique du XXI^e siècle, c'est-à-dire à l'intégration programmée des êtres vivants (gènes, gamètes, cellules, tissus, organes), humains compris, dans le processus ininterrompu d'accumulation de la puissance, afin de substituer une contrefaçon synthétique à la nature calcinée par l'industrialisme thermique du XX^e siècle. Telle est, du moins, la planification annoncée par l'OCDE⁵.

Une merveilleuse science, si conforme au dessein des technocrates de fonder sur les caractères biologiques leur légitimité à dominer les « moins bons ». La première FIV, en 1978, fut l'œuvre de Robert Edwards, membre éminent de la Société eugéniste du Royaume-Uni et honoré par le prix Nobel en 2010⁶.

Comme l'histoire intellectuelle et concrète de l'eugénisme le montre suffisamment, les expérimentations animales sont vouées à s'étendre à l'humain. De jour comme de nuit, sans laisser de repos aux cerveaux surmenés des savants fous, les recherches insistent sur l'utérus artificiel (stade de l'agneau), la confection de gamètes à partir de cellules de l'épiderme (stade de la souris), le diagnostic préimplantatoire (sur l'humain) et la manipulation génétique (sur l'humain), et, enfin, le clonage (stade du singe, le stade du mouton ayant été atteint en 1996).

En 1983, quand on pouvait encore parler des *nouvelles technologies de reproduction*, les gazettes répandaient sans retenue les bonnes raisons d'« *améliorer la longévité, l'intelligence, la mémoire des hommes, et (de) réaliser ainsi une eugénique positive. Pourquoi l'homme n'aiderait-il pas au progrès de son espèce ?* » Ou, du moins, de la frange de cette espèce pouvant s'offrir ce luxe⁷.

Vous criez que j'exagère. Et que mon approche de la démographie contemporaine, par exemple, est sans fondement. C'est que vous aimez fermer les yeux sur deux faits qui blessent les courtes vues de la faction bien-pensante, dont vous tâchez d'être le champion servile.

Le *fait* de l'eugénisme négatif (de la stérilisation contrainte) pratiqué sur les femmes pauvres des pays pauvres, dont les ventres féconds sont privés de leur droit de donner naissance à un enfant.

Le *fait* de l'eugénisme positif (PTA) vanté par les riches des pays riches, où les ventres infertiles, et même certains ventres fertiles, obtiennent le droit de fabriquer leur enfant sur mesure.

Soit. Mais découvrez au moins leur déclaration en faveur du « *contrôle de l'évolution humaine* » afin de « *sauver la civilisation* » – leur civilisation. En voici le rapport par la journaliste américaine Julia Black :

⁵ Organisation de Coopération et de Développement Économiques, *La Bioéconomie à l'horizon 2030 : quel programme d'action ?*, 2009, oecd.org. C. Lafontaine, *Le Corps-marché. La marchandisation de la vie humaine à l'ère de la bioéconomie*, Seuil, Paris, 2014.

⁶ O.K. Obasogie, « Commentary: The Eugenics Legacy of the Nobelist Who Fathered IVF », *Scientific American*, 4 octobre 2013, scientificamerican.com

⁷ R. Poirier, membre de l'Académie des Sciences morales et politiques, *Le Quotidien du Médecin*, 6 octobre 1982, cité par N. Fresco, « Les enfantements artificiels », *Le genre humain*, 1983/3, n°9, p. 21-39.

Une vague de nouvelles entreprises spécialisées dans les techniques de procréation assistée attire des investisseurs de renom tels que Peter Thiel et Steve Jurvetson, alimentant ainsi un marché mondial des services de fertilité qui, selon Research and Markets, devrait atteindre 78,2 milliards de dollars d'ici 2025. J'ai [...] reçu un tuyau sur une société appelée Genomic Prediction, dans laquelle Sam Altman, cofondateur d'OpenAI d'Elon Musk, était l'un des premiers investisseurs. (Altman, qui est homosexuel, investit également dans une société appelée Conception. Cette entreprise prévoit de cultiver des gamètes humains viables à partir de cellules souches, permettant à deux hommes de se reproduire. « Je pense que c'est bien d'avoir beaucoup d'enfants », a récemment déclaré Altman en public lors de l'événement Futur Intelligent de Greylock). Genomic Prediction est l'une des premières entreprises à proposer le PGT-P, un nouveau type de test génétique controversé qui permet aux parents qui ont recours à la fécondation *in vitro* de sélectionner les « meilleurs » embryons disponibles⁸.

Peter Thiel, vous savez, cet humaniste qui ne « *croit plus que la liberté [la sienne] et la démocratie soient compatibles* » et qui espère, de ce fait, participer à l'établissement d'« *une machinerie de liberté [toujours la sienne] à même de rendre le monde plus sûr pour le capitalisme*⁹. » Non, manifestement, vous ne savez pas. Mais, avec un peu de bonne volonté, ou en faisant appel à celle de votre secrétaire ou d'un quelconque de vos doctorants, vous trouverez d'autres exemplaires du discours de légitimation bioéthique de la PTA, si voisine, finalement, de votre conception *expertocratique* de la « démocratie » :

Le problème survient lorsque nous supportons les coûts de l'ignorance d'autrui. Dans une démocratie, nous partageons les conséquences politiques indésirables des votes ignorants ou irrationnels des uns et des autres. Et dans une société qui partage au moins une partie des coûts et des avantages du travail productif, les conséquences de la reproduction aléatoire des personnes sont ressenties par nous tous. Cela suggère que les contribuables devraient être disposés à financer les tests génétiques et la fourniture d'informations génétiques aux futurs parents, dans le but de les aider à faire des choix reproductifs éclairés qui profiteront à leurs enfants et protégeront d'autres personnes de tout préjudice (...). Enfin, en plus de l'éducation, à mesure que le génie génétique devient sûr et abordable, les obstacles à l'accès aux améliorations génétiques socialement bénéfiques devraient être supprimés¹⁰.

Nulle mention, dans vos invectives, de la sélection des embryons, ni de l'implication des milliardaires transhumanistes et des bioéthiciens à gage, quel que soit leur genre, dans le technocapitalisme de la fertilité. Milliardaires et bioéthiciens bien connus, d'évidence, pour leurs engagements « progressistes ». Simplement, l'étalage de votre satisfaction mielleuse quant aux avancées « *socialement bénéfiques* » permises par la reproduction artificielle et le ressassement insatiable de la fausse idée de la neutralité de la technologie : « Un jour, la démesure

⁸ [businessinsider.com/pronatalism-elon-musk-simone-malcolm-collins-underpopulation-breeding-tech-2022-11](https://www.businessinsider.com/pronatalism-elon-musk-simone-malcolm-collins-underpopulation-breeding-tech-2022-11)

⁹ M. Untersinger, « Peter Thiel, fondateur de PayPal, rêve d'un monde sans politique », *Le Monde*, 15 juillet 2015.

¹⁰ J. Anomaly, « Defending eugenics. From cryptic choice to conscious selection », *Monash Bioethic Review*, n°35, 2018, p. 24-35.

technologique sera universellement mise au service de l'humain »... Rires dans la salle (j'y reviendrai, patience).

Aujourd'hui, le champion français du transhumanisme, le Docteur Laurent Alexandre, remâche sans plus de retenue la version *high tech* des vieilles obsessions eugénistes, persuadé que la technologie est le « *moyen d'échapper à la tyrannie de la Nature* » en autorisant sa « *domestication toujours plus grande* », « *y compris [celle] de la Nature humaine* ».

« Tout le problème de notre modernité – soutient-il – vient de ce que, de plus en plus, nous nous sommes arrêtés de nager en supprimant la sélection darwinienne », entraînant la « dégradation de notre génome » et rendant obligatoire l'« intervention de la science pour enrayer ce déclin¹¹. »

Hors du radeau technoscientifique, point de salut, ni de Renaissance, même si, dès 1963, le biochimiste Erwin Chargaff nous alertait de l'avènement de l'« *ingénierie humaine* » :

Une fois que vous pourrez modifier les chromosomes à volonté, (...) vous aurez offert à l'humanité un cadeau en comparaison duquel la bombe d'Hiroshima n'était qu'un sympathique œuf à coudre. Vous aurez en effet touché à l'écologie de la mort. Je frémis à l'idée de savoir à l'image de qui cet homme nouveau sera fait¹².

Pour vous faire une idée de cet homme nouveau, puisque vous ne semblez pas en avoir, il vous suffit de lire, parmi d'innombrables exemples, ces deux articles triomphants dans le magazine *Sciences Ouest* : « *Des surhommes à l'usine* » et « *Façonner le parfait guerrier* »¹³.

Mais qu'importe mes réticences technophobes, direz-vous, puisque rien ne peut arrêter le Progrès (ce qui signifie seulement que rien, en vous, ne désire l'arrêter).

Le 14 janvier 2019, le Docteur Alexandre, introduit par la députée En Marche de l'Essonne, Amélie de Montchalin, était invité à annoncer cette heureuse nouvelle à l'École Polytechnique. Il profita de l'occasion pour opposer la future élite intellectuelle de la Nation aux Gueux Jaunes et autres maraudeurs, légitimement déçus car intellectuellement inférieurs, de même que le philosophe postmoderne Peter Sloterdijk, déclarait, en 2000, « *Les invalides sont les précurseurs de l'homme [non augmenté] de demain*¹⁴. »

Et que dire du cybernéticien Kevin Warwick affirmant, dès 2002, que « *ceux qui décideront de rester humains et refuseront de s'améliorer auront un sérieux handicap. Ils constitueront une sous-espèce et formeront les chimpanzés du futur*¹⁵. »

Un aveu, avant d'aller plus loin. Nos deux plus proches parents sont les chimpanzés et les bonobos, dont les mœurs diffèrent beaucoup. Selon le primatologue Franz de Waal, les chimpanzés résolvent les questions de sexe par la domination politique, le mâle alpha se

¹¹ L. Alexandre, *La mort de la mort. Comment la techno-médecine va bouleverser l'humanité*, J.-C. Lattès, Paris, 2011, p. 15, 80, 145 & 169.

¹² E. Chargaff, *Essays on nucleic acid*, Elsevier Publishing Company, Amsterdam/Londres/New York, 1963, p. 199.

¹³ *Sciences Ouest. Le magazine des sciences en Bretagne*, n°397, mars 2022.

¹⁴ P. Sloterdijk, « La vexation des machines », dans *L'Heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Calmann-Lévy, Paris, 2000, p. 80.

¹⁵ Cité par Pièces et Main d'œuvre, *Manifeste des chimpanzés du futur contre le transhumanisme*, Service compris, Seyssinet-Pariset, 2017.

réservant l'accès aux femelles. Les bonobos à l'inverse, règlent les conflits politiques par le sexe, avec un luxe d'imagination à faire rougir le plus débauché des postmodernes¹⁶.

J'avoue, très Déshonorable Professeur, mes tendances bonobo, d'où mon espièglerie dans la défense de mon espèce en voie d'extinction. À vue de nez, Sloterdijk et Warwick me paraissent plutôt chimpanzés, espérant sans doute leurrer ainsi les guenons augmentées. Excusez mon impertinence, mais votre volonté atrabilaire de puissance, sans cesse chagrinée, s'apaiserait sans doute à suivre la voie des bonobos. Et ne voyez pas dans ce conseil l'expression de mon incurable naturalisme. Non plus qu'une proposition : votre barbichette me paraissant par trop hérissone. Simplement le besoin de me nommer au plus juste, puisque vos pareils et vous-même me sommez de « décliner mon identité » ; mon choix allant sans conteste vers l'appellation de « bonobo du futur » : c'est là mon genre, puisqu'apparemment il en faut un.

Revenons aux élucubrations des eugénistes contemporains. Je précise, rendu sceptique sur la consistance de votre savoir et de votre sagacité, que la sélection darwinienne est simplement la projection sur la vie de la représentation technocratique de la société ; projection oublieuse des comportements de modération autorégulatrice et d'association mutualiste à l'œuvre dans le monde vivant, ainsi que de la complexité et des hasards de l'ensemble formé par les gènes, les organismes et leurs milieux de vie. Hélas, les biotechnologues ne sont jamais ressortis du chaudron de la chimère faisant du vivant une machine où ils ont chu dans leurs recherches, en se penchant un peu trop. Un détail, qui n'aurait pas dû échapper à votre critique acérée du naturalisme. (*Autres rires dans la salle. Un peu de calme encore, j'y reviendrai*)

Je vous rappelle de même que l'intelligence ne peut être réduite à la capacité calculatoire, c'est-à-dire à la projection sur tout être humain de la rationalité technicienne. Autre détail. Et que le racisme industriel correspond au transfert organisé de la discrimination scolaire sur la ségrégation socio-technocratique, entre les « mieux doués » et les « moins bons » pour se conformer à cette rationalité et à la sélection sociale correspondante.

Ces détails effleurent-ils votre expérience de Professeur à l'École d'Extractivisme, qui déforme de jeunes hominidés, avec la « *participation de grandes entreprises* », pour en faire des « *managers et des entrepreneurs innovants* », chargés de guider les « *organisations* » vers l'éternité du pillage lucratif ?

Connaissez-vous l'origine des Business School ? Elles furent créées, aux États-Unis, au début du XX^e siècle, quand la société industrielle conçut le besoin vital de former ses élites technocratiques et efficaces (savants, ingénieurs, administrateurs, organisateurs), au service de la puissance de l'Entreprise et de l'État – et de l'intersection où se mêlent leurs intérêts et leurs éléments.

On y apprenait la compétition, le galimatias, la manipulation, l'efficacité et la suprématie de l'intérêt personnel. L'important étant de développer à la fois l'« arrogance du pouvoir » et l'« arrogance de l'esprit »¹⁷. Je ne doute pas, en conséquence, de l'*ethos* avec lequel vous façonnez les élites de l'Hexagone, afin d'en faire, à votre image, des idiots rationnels, gavés de la certitude de leur supériorité et du bienfondé de la hiérarchie technocratique.

A ce point de sclérose, rien n'entamera votre intégrisme du diplôme. Et, croyez-moi sur parole, je compatis à cette indigence : que seriez-vous sans ce manteau institutionnel ? Un singe nu. Vous voilà donc ce que vous souhaitez paraître ; l'expert dévoué, progressiste, bien intentionné

¹⁶ F. de Waal, *Le singe en nous*, Fayard, Paris, 2011 (2005).

¹⁷ J. Saul, *Les bâtards de Voltaire. La dictature de la raison [rationalité technocratique] en Occident*, Seuil, Paris, 1992.

dans votre adhésion inconditionnelle au mythe protestant du « mérite ». Le singe savant déguisé en « professeur » et moulinant son orgue de barbarie.

L'enjeu réel de notre dispute, que vous avez gauchement tenté de brouiller, est maintenant identifié : empêcher la réalisation de l'eugénisme suppose l'*interdiction pour tous* de la PTA, *avant qu'il ne soit trop tard*.

Vous feignez de croire qu'il s'agit là d'une accusation vague de ma part, et plutôt d'une injure inspirée par la polémique, que d'une vérité. Mon opposition à la PTA, me vaut en retour l'accusation « d'homotransphobie » par la frange « déconstructionniste » du mouvement LGBT, enragée de voir *déconstruite* sa propre sujétion volontaire à la société qu'elle se vante de subvertir, à seule fin de satisfaire ses désirs particuliers. Tout critique de la PTA serait dès lors un agent de la réaction catholique, voire un suppôt de l'extrême-droite, et, de ce chef, justement condamné au bannissement démocratique, à la censure et aux calomnies.

C'est que vous, dévots du Progrès, ne souhaitez pas seulement rester sourds, mais aussi interdire que d'autres entendent, afin de sauver les âmes, vertes comme l'espérance, la chlorophylle et le nucléaire, semé à volées de milliards et de centrales par les champs et les grèves.

Après cela, que ceux qui osent douter de la foi technologique soient châtiés. « *Le Progrès, il faut y croire pour le voir* », affichait une publicité des nucléocrates d'EDF. Et vous, solennellement : « Mes ouailles, mon troupeau, quoiqu'en disent les ergoteurs, n'y prêtez nulle attention et restez assurés, je vous en conjure, que le Dieu-Progrès ouvre encore devant nous le vaste horizon d'un avenir radieux ! »

Cette première lettre n'avait pour but que de clarifier l'enjeu de notre dispute, que vous aviez escamoté et que je viens de rétablir.

Je vous laisse le rôle du héros volant de congrès en conférences au secours du Progrès malmené, universitaire allergique à la poussière des livres, que l'on reconnaît à son allure fringante, à ses poches débordantes d'horaires des lignes aériennes, à son habitude de philosopher dans les salles d'attente des aéroports. Et aussi à ses cartes de visite généreusement distribuées où s'affichent sous votre nom, vos titres et vos diplômes. Flapi, mazette, quel penseur !

Vous m'attribuez le rôle du contradicteur mélancolique et réactionnaire, intellectuel stationnaire et tatillon, empoussiéré dans sa bibliothèque.

Soit. Ne comptez donc pas que je me fasse autre que ce que je suis. Aussi, ne nous reste-t-il plus qu'à jouer la pièce dont ces lettres seront l'argument. A vous de crachoter vos laborieuses sentences, l'air sombre et la barbiche vengeresse - n'oubliez pas, c'est important - car je vous sais sans excès d'humour. Et moi, le farceur, le bouffon, le *trickster*, je ricanerai mes chicaneries, du fond poudreux de mon cabinet.

Un dernier mot. J'aurai bien usé frugalement de toutes les flèches bibliographiques que je m'appête à vous décocher, mais c'eut été injustement négliger votre perpétuelle injonction à l'*étayage*. *J'étaierai* donc, Très Grandiose Professeur, sans perdre, je l'espère, mon espièglerie simiesque.

Je suis, etc.

Professeur Bonobo

DEUXIEME LETTRE D'UN BONOBO DU FUTUR AU PROFESSEUR FLAPI

Très Déshonorable Professeur,

Avouons-le, votre caractère n'est pas facile et vous succombez souvent à vos accès d'humeur. Il vous arrive même, plutôt que de disputer civilement, d'expédier roidement et hautement tel contradicteur vers vos auteurs : « Lisez cela, et vous vous convaincrez de l'indiscutable supériorité de mon intellect de philosophe d'appellation contrôlée ! »

C'est pour vous une douce manière de clore le débat en vous persuadant de l'avoir emporté, puisque les raisons, bonnes ou mauvaises, sont présentes uniquement en puissance, et non en acte (et vous savez certainement – ou non – que, depuis Aristote, l'acte est considéré comme antérieur à la puissance, de même que la semence précède l'enfant qu'elle contient... en puissance). Aussi, vais-je vous retourner le procédé, mais de manière courtoise, en prenant la peine d'actualiser la puissance de mes raisons.

Vous semblez n'avoir aucune connaissance de Günther Anders, un auteur dont le caractère facétieux pimente la rigueur de son anthropologie à l'ère de la technocratie. Malgré son désespoir lucide, ou sa lucidité désespérée, il eut ce qui vous fait défaut : l'art de la dérision. Ainsi dans son écrit sur la haine, où l'on apprend en riant de l'énormité des personnages, dont vous êtes la réplique. La technologie (d'origine militaire, comme l'atteste l'expérience) ayant rendu la haine superflue (puisqu'elle permet de tuer en masse, à distance, sans rien en ressentir), ce sentiment, comme le reste, doit être fabriqué. Voilà qui vous va au mieux :

« Alors, pouvez-vous peut-être au moins me dire par quels moyens vous fabriquez cette haine totalement superflue. »

(...) « Eh bien, je vais vous jeter la réponse à la figure : c'est en *fabriquant des ennemis de substitution* que vous le faites¹⁸. »

Votre intelligence hors pair devrait saisir sans peine, en quoi vous touche le sens de cette fabrication, dans l'affaire qui nous occupe tous les deux.

Il m'est d'abord douloureux de constater l'incapacité des « transactivistes », ivres d'idéologie distillée par les alambics des postmodernes, à relier deux arguments logiques. Noam Chomsky - célèbre réactionnaire s'il en est - victime dans les années 1990 d'« *accusations hargneuses* », demande qu'on d'évite les mots de trois syllabes, les phrases incohérentes et la rhétorique :

Ce sont des demandes très faciles à satisfaire, s'il existe un quelconque fondement aux affirmations avancées avec tant de ferveur et d'indignation. Mais au lieu d'essayer de fournir une réponse à ces demandes simples, la réaction se réduit à des cris de colère : soulever ces questions relèverait de l'« élitisme », de l'« anti-intellectualisme », et d'autres crimes – bien qu'apparemment ce n'est pas être « élitiste » que de rester dans ces cercles d'auto-admiration mutuelle, composées d'intellectuels qui ne parlent qu'entre eux et (à ma connaissance) n'entrent pas dans le genre de monde dans lequel je préférerais vivre¹⁹.

¹⁸ G. Anders, *La haine*, Rivages, Paris, 2009 (1985), p. 75.

¹⁹ N. Chomsky, « On postmodernism », 1995, libcom.org

Les déconstructeurs LGBT ne cessent de courir après leur queue. Ils luttent « pour l'abolition de toutes les discriminations », mais s'exaspèrent follement d'être considérés comme les égaux de n'importe quel citoyen :

« Comment les droits égaux de tous les jeux de langage pourraient-ils être fondés comme un principe moral, si en même temps toute régulation des relations sociales qui vont au-delà des normes des cultures particulières doit s'en passer. » La justice postmoderne suppose donc malgré elle un de ces principes universels de la modernité qu'elle travaille par ailleurs à déconstruire²⁰.

Incapables de répondre aux arguments adverses sans les disqualifier au prétexte d'attaques phobiques, ces indigents intellectuels ne peuvent que projeter sur les autres la haine secrète qu'ils ont d'eux-mêmes. Le *double injonction contradictoire* (« Je veux être comme les autres » mais « Je veux que les autres prêtent une attention particulière à mes différences ») peut susciter, paraît-il, de pareils troubles affectifs :

Floraisons et Deep Green Resistance France vous confirment la tenue de la conférence *Écoféminisme & Résistance*, à Lyon, le samedi 19 novembre 2022. Les enjeux sont de taille : résister à la censure de nos opposants [transactivistes] qui nous accusent de fascisme alors qu'ils usent de menaces et de pression pour faire taire les féministes abolitionnistes ; permettre aux femmes de se rencontrer et de prendre la parole dans un endroit agréable et sécurisé ; se fédérer pour ne pas céder à la peur que nos détracteurs veulent instiller.

La semaine précédente, les animateurs de la rencontre avaient été « *submergés par des centaines de messages d'insultes et de menaces, sur tous les canaux disponibles pour les joindre, et même de pressions de leurs partenaires politiques tels que EELV*²¹. »

Voici la haine en acte, version « libérée » de votre besogneuse diatribe, Très Acariâtre Éminence de Business School. Et pour les mêmes raisons : confusion intellectuelle, apathie argumentative, ineptie verbale.

J'ajouterais, pour vous qui avez la mémoire aussi courte que la vanité étendue :

On sait bien – rappelait Anders il y a plus d'un demi-siècle – que l'identification de la « critique » à la « réaction », le fait de dénoncer les critiques comme des saboteurs réactionnaires, faisait partie de la tactique idéologique du national-socialisme. Le terme populaire de *Nörgler* [pinailleur] avait bien ce double sens. Le « mouvement » [national-socialiste] se glorifiait ainsi d'être le mouvement du progrès²².

Une fois collé au banc des accusés par les délateurs du national-socialisme, le pinailleur ne pouvait plus sortir du cercle vicieux faisant de toute dénégation la preuve de sa culpabilité.

²⁰ C. Pagès, « Les postmodernismes *philosophiques* en question », *Tumultes*, n°34, 2010, p. 131, citant et commentant A. Honneth, « *An Aversion Against the Universal* », *Theory, Culture and Society*, II, n°3, 1985.

²¹ floraisons.blog/ecofeminisme-et-resistance/v

²² G. Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*, Éditions de l'Encyclopédie des nuisances, Ivrea, Paris, 2002 (1956), p. 19.

C'est mon caractère de pinailleur obstiné qui m'amène, Professeur Flapi, à vous tenir pour un fabricant de haine. À l'image de vos amis élus EELV qui ont pris part, à Lyon, à la tentative de sabotage d'une conférence écoféministe, sachant qu'il s'y tiendrait, non pas des propos « homotransphobes », mais critiques envers la ligne de leur parti technologiste.

Pinailleurs et pinailleuses *doivent donc* être interdits de parole, et désignés par vos soins aux agressions transactivistes. Mon humble gratitude, Monsieur le Professeur, pour une si profitable leçon de démocratie.

Être LGBT vous affranchirait donc, vous et vos gardes arc-en-ciel, de l'égalité citoyenne ; et nul citoyen, en désaccord avec certaines de vos déclarations publiques, ne serait autorisé à les contredire publiquement, sous peine d'outrage à *vache sacrée* ?

Toute contradiction, mécaniquement blâmée comme discriminatoire, devrait ainsi se voir privée d'examen selon le critère de la vérité ? Et nul citoyen, sauf vous et les vôtres, n'aurait le droit dans les débats publics, débordant pourtant de *touites* grossiers et autres noms d'oiseaux, d'user de raillerie ou de dire sa colère. Au temps pour « l'égalité » et « la lutte contre les privilèges ».

Qu'est-ce que cela, sinon une tyrannie favorisant l'avancée arbitraire des technologies ? Et n'est-ce pas leur adhésion au dogme postmoderne qui porte vos gardes arc-en-ciel à croire, pour le plus grand bien de l'ordre industriel, à la nécessité d'imposer partout leur inversion rhétorique, afin de régenter les consciences ? Et n'en viennent-ils pas ainsi à renier l'une de leurs championnes (Donna Haraway), qui prescrit de refuser l'« *aide idéologique du statut de victime* »²³ ?

De quel lieu ai-je l'outrecuidance de m'interroger ainsi ? J'en appelle, pour commencer à me *situer*, à un auteur homosexuel, quoique le traitement infligé à Marie-Jo Bonnet, lesbienne opposée à la PTA, démontre que même une orientation sexuelle *appropriée*, ne suffit pas pour échapper aux proscriptions²⁴ des plus obtus fanatiques. Qu'ils bannissent donc aussi, par contumace, Pier Paolo Pasolini (1922-1975).

Est-ce que je veux dire par là qu'une condition humaine médiévale pré-historique est meilleure qu'une situation humaine bourgeoise ou socialiste ? Oui, c'est ce que je veux dire. Un jeune révolutionnaire, il ne lui passe pas par la tête, même pas de façon lointaine, que sa lutte ne doit pas avoir comme objectif d'assurer au pauvre (ouvrier exploité ou paysan misérable) un train de vie petit-bourgeois. De quel point du monde est-ce que je conteste désespérément tout cela ? C'est clair : un point du monde où urge un désir fou de régression. Mais il n'y a pas de progrès sans profondes récupérations dans le passé, sans nostalgies mortelles pour les conditions de vie antérieures : où l'homme s'était de toute façon réalisé en y laissant entièrement cette chose sacrée qu'est la vie du corps.

Pasolini, se montre ici un marxien bien plus rigoureux que n'importe quel novice de la social-technocratie bien-pensante, dont vous vous érigez en porte-parole expert et multi-diplômé d'escobarderie.

²³ D. Haraway, *Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste du XX^e siècle*, Exils Éditeur, Paris, 2007 (1984), p. 74.

²⁴ piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=547

Une augmentation brutale du salaire (abstraction faite de toutes les autres difficultés, abstraction faite que, étant une anomalie, elle ne pourrait être également maintenu que par la force) ne serait donc rien d'autre qu'une meilleure rétribution des esclaves et n'entraînerait ni pour l'ouvrier ni pour le travail la conquête de leur destination et de leur dignité humaine²⁵.

Lecteur de Shakespeare, le jeune Marx, avant de s'égarer dans l'économisme, savait qu'en dépouillant les individus de tout moyen de subsistance, puis en les soumettant à l'organisation disciplinaire de l'entreprise, et, aujourd'hui, en les rendant captifs de ses macro-systèmes technologiques, l'industrialisme les dépossédait des moyens de construire *par eux-mêmes* leur propre existence et leur propre identité : *il leur dérobait leur vie*²⁶. Cela dit au cas où les oreilles vous bourdonnaient soudain à l'ouïe du mot « dignité », puisqu'aujourd'hui, « le fait *de devenir une marchandise* [machine] *constitue une promotion* et qu'*être consommé en tant que marchandise* [machine] *est une preuve qu'on existe*²⁷. »

En s'exprimant ainsi, Pasolini évoque également les Thèses sur l'histoire de Walter Benjamin, pour qui les luttes présentes doivent acquérir leur signification à partir de la remémoration des luttes anciennes. Les esclaves, les serfs, les paysans et les artisans, en bataillant pour se libérer des dominations personnelles de l'Ancien Régime, luttaient pour leur dignité, et non pour leur confort aliéné aux technologies de pointe. L'avènement de l'industrialisme a soldé leur défaite, dont nous sommes les passables héritiers, sans assurance de parvenir à rompre, un jour, la continuité de l'oppression. Mais nous n'en serons les *dignes* héritiers qu'en réactivant l'esprit et la finalité de ces combats perdus²⁸.

Vous-même (même vous) comprendrez sans peine qu'une fois l'incarcération industrialiste consentie, la logique et la réalité contraignent à d'autres contraintes, et à ne chercher d'issue *qu'à l'intérieur* de sa « cage de fer ». Je sais bien que pour ceux qui sont nés en captivité, l'air de la liberté est irrespirable, mais la survie de l'humanité est aujourd'hui en jeu. D'où la puérité de vos ambitions de geôlier « humaniste ».

Poursuivons notre lecture de Pier Paolo.

Un technicien américain et un garde rouge méprisent de façon analogue (fut-ce pour des raisons totalement différentes) la nécessité de ces récupérations, et se placent avec un esprit tout autant sacrilège face au passé. Le réformisme apprend à tout respecter, au nom d'une démocratie réelle – qui au contraire est et continue à être formelle : il apprend à respecter l'individu « enfant », l'individu « citoyen », l'individu « malade », [l'individu « genré »], etc. : il n'apprend pas à respecter la volonté d'un peuple. Et c'est sur ce point qu'il peut et doit être démasqué²⁹.

Un industrialiste - qu'il soit bleu, blanc, rouge, vert ou arc-en-ciel - ne peut l'être que par l'oubli ou le déni, tout autant de l'histoire sociale que de l'attachement d'un peuple à ses traditions

²⁵ K. Marx, *Manuscrits de 1844*, Flammarion, Paris, 1996, p. 120-121.

²⁶ « You take my life / When you do take the means whereby I live » (« C'est ma vie que vous me prenez / Si vous me prenez les moyens qui me permettent de vivre »), *The Merchant of Venice*, Acte IV, scène 1.

²⁷ G. Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme...*, *op. cit.*, p. 241.

²⁸ W. Benjamin, « Sur le concept d'histoire » (1940), *Œuvres III*, Gallimard, Paris, 2000, p. 427-443.

²⁹ P. P. Pasolini, *Entretiens (1949-1975)*, Éditions Delga, Paris, 2019, p. 208-209.

ravagées par le cancer industriel. Ravages ne laissant plus à leur suite, s'il ne s'en défend pas, que des *monades de masse*, dénaturées, amnésiques, nombrilistes et privées de toute aspiration à une émancipation *universelle* transcendant leurs particularismes ; que ceux-ci renvoient à leur âge, leur santé, leur diplôme, leur peau ou leur identité sexuelle.

Outre mon « homotransphobie » (prétendue), qui ne m'empêche pas de louer à leur juste valeur le discours d'un homosexuel, je serais selon vous, dans mon opposition aux avancées de l'eugénisme, un indéfendable naturaliste. Là encore, l'imposture n'est-elle pas chez ceux qui, tout en proclamant l'*absolu* de leur anti-naturalisme et de leur constructionnisme culturel, rejoignent, par leur ralliement aux biotechnologies, ceux dont le « *tout est biologique* » se prolonge dans l'espoir d'« *échapper à la tyrannie de la Nature* » ?

Ne partagez-vous pas, les uns et les autres, ce même fantasme ? N'éludez-vous pas d'un même mouvement la question décisive - non pas celle de l'existence ou de l'inexistence de la nature - mais celle du poids de la conception industrielle de la nature (humaine et non humaine), dans le naufrage du *genre humain* ? Comme si l'abolition du mot « nature » suffisait à dissimuler votre adhésion à sa destruction et à son remplacement par un substitut synthétique...

Qu'est-ce que la nature ? Par défaut, tout ce qui nous entoure *et* qui n'ayant pas été fabriqué par les humains, leur sert à fabriquer des *artefacts*. Et, tant que les humains *naîtront* (*id est* ne seront pas *fabriqués*), nous continuerons à éclater « *de rire rien qu'à voir « l'homme et le monde » placés l'un à côté de l'autre, que sépare la prétention sublime du petit mot : « et »* !³⁰ » Écoutez-là chanter, cette nature.

On voyait maintenant le nouveau maître de la lumière. C'était le glacier, celui qu'on appelait la Treille de Villard, n'étant pas loin perdu là-bas au fond de tout le massif de la montagne, mais suspendu juste au-dessus du village, loin dans le ciel, loin au-dessus du village, loin au-dessus du pâturage, dominant des vallons endormis où jamais n'entraît le vent, assis sur des entassements noirs de schistes déserts, sans une herbe ni un arbre, avec sa glace grise bavant le long des vallons nus, deux ou trois torrents de fer brillants sans un bruit d'eau. Parce qu'il était trop haut dans le ciel et que, ce qui trompait, c'était l'énorme masse de glace. Alors, on la croyait moins grosse et plus près mais elle était terriblement loin et très loin dans les profondeurs du ciel, étant enfoncée dans le ciel jusque dans les hauteurs où il n'est plus que comme un trou sans couleur. Et ainsi on ne pouvait pas entendre le bruit des torrents, mais si on approchait, on entendait comme la galopade de chevaux aux gros pieds soudain déboulés de l'écurie dans le soleil et le jour luisant³¹.

Je vous entends déjà, Très Demi-Habile, m'opposer que ceci n'est pas la nature, mais une description particulière de la nature, icelle se réduisant à ce qu'on en dit. Voire. Car je vous défie de montrer qu'en dehors de Dieu (*Que la lumière soit*) ou de certains dieux, le Verbe suffise à la créer.

Il faut bien avoir pour en parler une bouche et des sens ouverts au monde. Et que paraisse dans cette ouverture, cette matière si variée et mystérieuse ; même si ce qu'en dit la bouche procède évidemment de la culture. D'une culture inactuelle chez Giono, pour qui la nature est un immense animal vivant et palpitant d'une puissance imprévisible au-delà de l'humain, et avec laquelle ce dernier ne peut que composer. Et non la nature que vos lorgnons industrialistes

³⁰ F. Nietzsche, *Le Gai savoir*, Gallimard, Paris, 1982 (1881), § 346, p. 243.

³¹ J. Giono, *Bataille dans la montagne*, Gallimard, Paris, 1937, p. 20-21.

peinent à voir : une machine-ressource que l'humain pourrait, après l'avoir décodée, pulvériser à loisir pour la recomposer à sa guise.

Il est heureux que nos poumons s'emplissent encore d'air, même vicié, et que des glaciers, même fuyants, étincèlent encore au soleil. Leur fonte, provoquée par d'innombrables machines thermo-industrielles, prouvant à ceux pour qui « la nature n'existe pas », qu'elle reste pourtant là, dans les champs desséchés, dans les forêts et les animaux calcinés, dans leur soif, leur sueur et leurs larmes quand, sous l'effet de leur bêtise, elle deviendra – mais pour eux seuls - inhabitable.

Car, soyez-sûrs qu'elle foisonnera à nouveau, la patiente nature, quand l'humanité ne la foulera plus, effaçant peu à peu ses traces et ses vestiges³². Son existence n'est pas un point de foi, ni même de raisonnement ; c'est une chose de fait : nous la voyons, nous la savons, nous la sentons, nous la sommes. Et il fut un temps de votre jeunesse, souvenez-vous, où vous étiez même prêt à lui accorder des droits et une « personnalité juridique ». Et peut-être même à vous faire attribuer le poste, les titres et les gratifications dus à ses représentants officiels.

L'*anticulture* industrielle, elle, ravage la nature, transgressant toute limite symbolique, méprisée comme irrationnelle ; et noyant les *monades de masse* dans l'indifférentisme et le relativisme. Le *solutionnisme* technologique allant jusqu'à nier le substrat naturel humain, afin de le transformer, de le cyborgiser et, finalement, de le détruire comme il détruit la nature non humaine. Les technologies de reproduction artificielle s'inscrivent dans cette plus vaste ambition, dès lors que seuls les sots peuvent nier la bissection (la *bisexion*) différenciatrice - à 99,98 % - de ce substrat reproductif et mortel.

De cette partition de la collectivité (considérée comme un ensemble de têtes) en un sous-ensemble mâle et un sous-ensemble femelle, l'institution de la société est toujours et partout *obligée* de tenir compte ; mais ce tenir compte a lieu dans et par une transformation du *fait naturel* d'être-mâle et d'être-femelle en signification imaginaire sociale d'être-homme et d'être-femme, laquelle renvoie au magma de toutes les *significations imaginaires* de la société considérée³³.

Le saviez-vous ? Comme la quasi-totalité des mammifères, les humains sont vivipares : l'embryon, issu de la fécondation d'un gamète femelle par un gamète mâle, se développe à l'intérieur de la mère, au sein de l'utérus, avant de donner naissance à un petit d'homme lors de l'accouchement, à l'issue de la gestation. Voilà pour la part de l'hasardeuse, souvent heureuse, parfois malencontreuse, nature.

En ouverture de sa *Chronique des Indiens Guayaki*, Pierre Clastres nous raconte la naissance de l'enfant de Pichugi. On y apprend que « les Indiennes sont réputées accoucher facilement », Clastres en ayant la « preuve sous les yeux : le kromi est là, hurlant, et tout s'est passé en quelques minutes », avec l'aide d'un simple bâton. Peut-être est-ce dû au savoir-faire de ces « primitives » pour faire tomber l'enfant, « car waa, naître, signifie également tomber ». Et les Guarani, pénétrés de l'intimité entre la naissance de l'enfant et la mort du père, *ritualisent* chaque nouvelle naissance par la chasse purificatrice d'un jaguar.

³² A. Weisman, *Homo disparitus*, Flammarion, Paris, 2007.

³³ C. Castoriadis, *L'institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975, p. 338-339.

Le surgissement d'un être nouveau s'opère seulement par la négation d'un autre, et l'ordre détruit par une naissance ne peut se rétablir que par une mort compensatrice. Même si le père échappe au jaguar en fléchant un animal, symboliquement il est déjà voué à une mort dont l'arrêt lui est signifié par la naissance de son enfant. Et ce que finalement cherche à pointer la démarche rituelle des indiens, c'est la découverte, chaque fois renouvelée, que les hommes ne sont pas éternels, qu'il faut se résigner à la finitude et qu'on ne peut à la fois être un et autre³⁴.

Cette pédagogie de la mort, qui la reconnaît, dès les premiers âges de la vie, comme un passage obligé du cycle vital, permet de l'accepter et de la transcender. À l'opposé, la société industrielle, en méconnaissant l'importance de cet apprentissage et en rabaisant la naissance et la mort à de purs événements biologiques, génère à la fois l'irrépressible besoin et le pouvoir technologique de s'en délivrer, *refuser la mort équivalant à refuser la naissance*³⁵.

Si donc être « naturien », signifie, à rebours de l'anticulture industrielle, le développement d'une culture d'apaisement face au tragique de la condition humaine, l'erreur consiste à ne pas l'être. Quel crédit, en effet, octroyer à vos engagements dans la voie véritablement écologiste de *conservation* de l'ordre naturel, devant votre irréductible compulsion à accumuler les succédanés d'immortalité et à vouloir vous délivrer de la « tyrannie » de votre propre nature ?

De même, rien n'empêche une culture d'accepter sereinement qu'un être-mâle s'identifie à l'être-femme et s'épanouisse dans cette identification (et *vice-versa*). Pierre Clastres décrit comment, chez les indiens Guayaki, l'être-homme est symbolisé par l'arc et l'être-femme par le panier. Et comment un être-mâle, s'identifiant avec le panier, est un être-femme, sans encourir nulle stigmatisation, ni rejet social.

Personne au campement ne lui prête d'attention particulière, il est comme tout le monde. Il ne remplit que des tâches de femme, mais c'est acquis, on le sait. Aussi Krembegi, ni plus ni moins anonyme qu'un autre dans la tribu, occupe-t-il tranquillement la place que le destin lui a fixée. Il vit avec les femmes, comme elles, ne se coupe pas ses cheveux et porte un panier. Il est chez lui en ce monde, il y est lui-même, il s'y reconnaît³⁶.

Voilà donc une culture parmi d'autres, admettant que le donné naturel ne détermine pas l'identification culturellement définie, et, en tant que telle, modifiable (et non éliminable). Alors que *la société industrielle fonctionne comme si la technologie pouvait, à l'inverse, contraindre le donné naturel, préalablement désacralisé, à n'importe quelle identification imaginaire*.

Votre esprit de finesse perçoit-il la différence ? Et qu'il s'agit là d'un leurre ? D'un simulacre ? La biomédecine (chirurgicale, hormonale) ne peut pas faire un être-femelle d'un être-mâle, elle peut simplement lui en vendre les apparences, sans nécessairement régler la souffrance d'un être-mâle se vivant comme un être-femme (et *vice-versa*), ni l'incapacité de la société industrielle de l'intégrer dignement, à la manière des Guayaki. Et quiconque s'entête à vouloir substituer, *en toute chose*, la délivrance technologique à la reconnaissance symbolique, ne peut se dire écologiste. Car sans substrat naturel, humain et non humain, c'est la vie qui disparaît. Afin d'éliminer toute ambiguïté, relisons ensemble un passage de votre libelle :

³⁴ P. Clastres, *Chronique des indiens Guayaki*, Plon, Paris, 1972, p. 10-11 & 28-29.

³⁵ L.-V. Thomas, *Anthropologie de la mort*, Paris, Payot, 1976.

³⁶ P. Clastres, *Chronique des indiens Guayaki*, *op. cit.*, p. 237.

S'agissant des personnes transgenres, il [moi] fait sienne la déclaration de la psychiatre Colette Chiland. « *Pourtant : L'acceptation de la finitude est une condition de la sérénité, elle ne peut résulter que d'un cheminement individuel et volontaire. On pourrait travailler avec celui qui le demande à élucider pourquoi son sexe lui est inacceptable et à lever cette impossibilité de consentir à l'acceptation d'une réalité que l'on ne peut pas changer. L'offre médicale de conversion de sexe ne le pousse pas à cette demande, elle l'enferme dans son rêve.* » En somme : aspirantes à la transition, allez-vous faire soigner !

Comment peut-on atteindre ce degré d'insanité fielleuse ? Et comment cette insanité peut-elle être publiée et soutenue par un Professeur de Philosophie (même de philosophie du commerce) sans le déchoir définitivement ? Lisons *correctement*, c'est-à-dire sans malhonnêteté, le propos de Colette Chiland.

Quand le genre entre en dissonance avec le sexe, chacun sait qu'aujourd'hui la mode est à la solution technologique : bistouri et piqûres d'hormones. Ces traitements ne relèvent-t-ils pas également du soin médical ? Un soin très lucratif puisque les cliniques privées spécialisées dans la « conversion de sexe » (qui ne concernent pas uniquement des aspirantes, mais aussi des aspirants) se multiplient. S'y rendre, c'est se faire soigner, ou alors je ne sais plus ce que fait un médecin, même quand il s'oriente vers l'amélioration plutôt que vers la thérapie ! Hurler sur tous les toits médiatiques à l'aide d'un mégaphone augmenté, que le sexe peut être changé, ne modifie en rien l'implacable réalité de son inconvertibilité. Dans les *faits*, la « conversion de sexe » n'est qu'une *théâtralisation* de conversion de sexe. Un mâle, perfectionnant au mieux son apparence de femelle, n'en aura pas pour autant de règles, ni ne tombera jamais enceinte. Et on n'a jamais vu, prévenez-moi sinon, une femelle se donnant l'allure d'un mâle féconder une autre femelle.

N'en déplaise à Votre Obstination à le présenter comme une marginalité subversive, le lobby *queer* est assez puissant, ou son instrumentalisation suffisamment utile aux desseins eugénistes du parti technologiste, pour amener le Planning familial à répandre la novlangue *trans* suivant laquelle le sexe est un « *construit social* » et « *mâle/femelle* », « *masculin/féminin* », des mots à bannir³⁷.

Une absurdité émise par une universitaire américaine plus médaillée qu'un maréchal soviétique, et industriellement diffusée partout dans le monde, n'en reste pas moins absurde : aucune clinique de propagande ne la réassignera en proposition correcte. Je parle de Judith Butler et de son modèle mécanique de l'assujettissement-subversion, dans lequel, face au Texte performatif de l'implacable Pouvoir, les dominés pourraient seulement renvoyer l'image inversée de l'identité stéréotypée qu'il leur a imposée. Soumettant la rhétorique butlérienne à une véritable lecture, Sabine Prokhoris en démonte les contrariétés, apories et contre-vérités.

De même que la langue commune et les règles qui en conditionnent l'usage sont pour J. Butler d'emblée suspectes, au motif que ces règles, comme substantiellement soudées à tout ce que leur partage permet de dire ou d'écrire, institueraient le champ du pensable par exclusion d'un soi-disant « *impensable* » (...) – de même sera refusé la représentation d'un universel

³⁷ Planning familial, « Lexique trans », [planning-familial.org/fr/recherche/lexique trans](http://planning-familial.org/fr/recherche/lexique%20trans)

humain pensé comme solidarité immanente entre les êtres humains *en tant que tels*, car pareille représentation procéderait d'un geste impérialiste³⁸.

Outre que le fouillis butlérien repose sur la confusion entre la « *teneur d'un discours* » et les « *règles qui permettent de l'articuler* », elle aboutit à justifier les attentats islamistes, au prétexte qu'ils portent atteinte, au même titre que le port de la burqa, à l'impérialisme occidental. Comme si celui-ci, bien réel en tant qu'impérialisme industriel, innocentait les autres (Chine, Russie, etc.). Comme si n'existait aucune solidarité *universelle* envers les victimes de la violence guerrière, quelles qu'elles soient. Et comme si l'anti-universalisme de Butler ne rejoignait pas, n'étant que son envers politiquement correct, la haine fasciste du cosmopolitisme.

En témoigne la réception que certaines femmes du Sud réservent aux élucubrations de la rhétoricienne américaine, dont la volonté d'imposer une définition tordue de la « femme » (le genre devant définir, ou faire disparaître, le sexe) est déchiffrée comme colonialiste, ainsi que l'exprime l'écrivaine Bina Shah :

En Afghanistan mais aussi au Pakistan, où je vis, en Inde, au Népal, au Bangladesh, dans les pays du Moyen-Orient, en Afrique du Nord, des femmes sont maltraitées, harcelées, agressées et tuées non seulement parce qu'elles ont des corps, mais parce qu'elles refusent de soumettre ces corps aux hommes pour leurs simples bons plaisirs.

Étant donné que cette domination des corps féminins est absolument liée à la biologie féminine, à l'enfantement et au confort sexuel de ces hommes, séparer le sexe du genre nie complètement cette forme d'oppression, ce qui est extrêmement insultant pour nous qui luttons encore pour mettre fin à la discrimination fondée sur le sexe dans nos pays.

En même temps, le fait que leur corps est capable de donner la vie procure aux femmes un sentiment très puissant. C'est quelque chose de si inné dans l'identité des femmes des pays musulmans/du Sud/non blanc, qu'insister sur le fait que cela ne leur appartient pas est une forme de violence mentale et émotionnelle. Un double traumatisme produit par ces féministes occidentales qui souhaitent nous imposer leurs idées sur le genre et le sexe, à partir d'une représentation et d'une expérience très différentes de ces questions³⁹.

Doutez-vous, Très Déshonorable Professeur, que l'identité féminine puisse être universellement partagée par les femmes ? Il semblerait, puisque vous m'accusez avec véhémence de soutenir l'« *Assiguation des femmes à la maternité* ». Ce qui est bien, excusez-moi d'insister, d'un idiot rationnel.

Mâchons. Salivons. Absorbons. Reconnaître l'identité féminine n'implique nulle obligation d'enfanter : ce qui existe en puissance ne doit pas nécessairement se réaliser en acte. Comme si je faisais mienne la devise technocratique affichée au fronton électronique de votre Business School : « Tout ce qui est possible de faire doit être fait » !

Et comme si retirer aux femmes leur identité n'ouvrait pas grande la porte à la *machination* de l'enfantement, à la façon des pro-natalistes muskiens. Les escouades transactivistes sont donc

³⁸ S. Prokhoris, *Au bon plaisir des « docteurs graves »*. À propos de Judith Butler, PUF, Paris, 2016, p. 72.

³⁹ B. Shah, « Sauvez-moi des talibans. Mais aussi de Judith Butler », 8 septembre 2021, feministpost.it. En réaction à l'entretien donné par J. Butler au *Guardian*, J. Gleeson, « Judith Butler: 'We need to rethink the category of woman' », 7 septembre 2021, theguardian.com

bien l'avant-garde et les propagandistes de l'industrie de la fertilité et de son expansion. Alors que nous gagnerions *tous* à ce que passent les galimatias butlériens, comme passent toutes les camelotes à la mode. Est-ce assez fluide à votre goût ?

Rigoureusement, le naturalisme ne correspond pas au constat banal de la réalité biologique, qui ne peut être niée, sinon dans l'évanescence de vos fantasmes tordus : que prenez-vous en main lorsque vous urinez, Très Illustre Précepteur en Fourberie ? Votre genre ? Non, le naturalisme est le déterminisme biologique fondateur de l'eugénisme, qui soutient qu'un « programme génétique » conditionnerait non seulement le phénotype (le corps), mais également le comportement, en particulier le genre. Votre exigüité crânienne parvient-elle à intégrer le rejet simultané du déterminisme culturel (le genre détermine le sexe) et du déterminisme biologique (le sexe détermine le genre) ?

Pour un étayage plus précis, car vous l'exigez des autres, voyez donc Richard Lewontin :

Ou bien la nature joue un rôle déterminant et produit les ressemblances et les différences entre les êtres humains ; ou bien, ce n'est pas le cas, et que reste-t-il alors, sinon la culture ? Nous rejetons, quant à nous, cette dichotomie. Nous affirmons qu'il n'y a pas de comportement humain significatif qui soit inscrit dans nos gènes de telle manière qu'il ne puisse pas être modifié et façonné par le conditionnement social. (...) Mais en même temps, nous nions que l'homme soit à sa naissance une table rase, c'est l'évidence même, et que l'individu humain soit un simple miroir qui reflète son environnement social. Si tel était le cas, aucune évolution sociale ne serait possible⁴⁰.

Je sais que la logique, même élémentaire, est une invention du patriarcat occidental, mais quand même - Très Entremetteur des Aberrations Médiatiques - un effort pour vous hisser à sa hauteur. Si, raisonnablement, on rejette la complicité entre le déterminisme culturel postmoderne (le sexe serait une construction culturelle) et le déterminisme biologique transhumaniste (la technologie permettrait de plier le sexe au genre), que reste-t-il, sinon l'imparfaite solution humaine, d'évidence trop humaine pour vous, proposée par Colette Chiland ? Le travail sur soi pour vivre aussi sereinement que possible son genre quand il entre en dissonance avec son sexe, de même que chacun doit bien composer avec ce que les hasards de la nature ont fait de lui, à quelque niveau que ce soit.

Ce que Sénèque, reprenez-moi si je me trompe, nommait le souci de devenir l'« *ami de soi-même* », posant ainsi la finalité de la philosophie. « *Celui qui veut devenir léger comme l'oiseau doit s'aimer soi-même* », si vous désirez l'entendre de Zarathoustra. Qu'il me soit impossible de courir aussi vite qu'Usain Bolt n'est pas une raison pour me sentir contraint de me faire soigner ni, quand bien même la technologie existerait, de me faire greffer des jambes de carbone augmentées.

Vos jambes seraient-elles des constructions culturelles, Très Illustre Déconstructeur ? Pourquoi vous en tenir au sexe, si vous niez toute existence au substrat physiologique ? Les défenseurs de la bipédie humaine devraient-ils être taxés de « fascisme » ? Et je vous rappelle qu'on n'a jamais vu quiconque, sauf cas psychiatrique, se couper volontairement un bras, à moins qu'il ne soit gangréné. Je traduis : un handicap se définit par le fait qu'il n'est *jamais* choisi. En

⁴⁰ R. C. Lewontin, S. Rose & L. J. Kamin, *Nous ne sommes pas programmés. Génétique, hérédité, idéologie*, La Découverte, Paris, 1985, p. 335.

conséquence, *l'incapacité de faire un enfant n'est pas un handicap* (ou alors personne ne choisirait de ne pas en faire). Encore cette maudite logique exclusive.

La reconnaissance du donné naturel ne détermine pas l'être culturel, mais repose nécessairement sur lui. Voilà qui n'accablait pas les indiens Guayaki. Y voir une position naturaliste, « homotransphobe », etc., relève de la bêtise ou de la malhonnêteté (incompatible avec la démocratie, soit-dit en passant). De même que l'idée simpliste qui voudrait que cette solution, puisqu'ayant été celle de sociétés primitives, est primitiviste : je dois bien prévoir votre manie des simplifications abusives. Quant à trancher entre la stupidité et le mensonge, je vous laisse à votre libre choix, à moins que vous ne soyez un menteur stupide.

Avec Anders, la *monstruosité* des sociétés industrielles m'apparaît comme le résultat de l'abîme qu'elles ont creusé entre leur hyperpuissance de fabrication (de transformation de la nature originaire en artefact), et la limitation de leur représentation (de conscience des conséquences humaines et non humaines de ces transformations). Les suites de la fabrication des enfants sur mesure et de l'autotransformation eugéniste de l'humain étant inimaginables, cette fabrication doit être considérée comme monstrueuse et, en tant que telle, doit être combattue⁴¹.

Pourtant, face aux rares individus qui s'engagent dans ce combat, se dresse la multitude des *spectateurs intégrés*, conditionnés par la « *honte prométhéenne* » inhérente à l'anticulture industrielle. La honte d'être *né* plutôt que d'avoir été *fabriqué*.

[*Homo industrialis*] a honte de devoir son existence – à la différence des produits qui, eux, sont irréprochables parce qu'ils ont été calculés dans les moindres détails – au processus aveugle, non calculé et ancestral de la procréation et de la naissance. (...) [Son] rêve serait évidemment de devenir semblable à ses dieux – les machines – ou, mieux encore, de leur appartenir au point de leur devenir totalement et absolument consubstantiel⁴².

Anders, malgré sa prescience du transhumanisme contemporain, pouvait-il prévoir, en 1956, que la « *honte prométhéenne* » se traduirait, non par sa déconstruction, mais par l'hystérie prométhéenne de l'eugénisme, l'exigence à grands cris de l'autoréification (de l'autotransformation en « chose »), présentée sous les attraits de l'émancipation et du progrès ? La volonté de se reproduire artificiellement s'inscrit dans l'incitation technologique, promue par l'industrialisme biologique, d'agir sur le corps, considéré comme un *objet* extérieur manipulable à l'envie, une matière inerte et non une chair vivante. Le dopage, la chirurgie esthétique, le marché des organes vivants, la congélation des gamètes, les pseudo-changements de sexe, l'amputomanie, les manipulations génétiques, etc., participent du même fantasme de toute puissance sur le donné naturel et de la même illusion d'échapper, grâce à la consommation de cache-misères identitaires, à l'uniformité technocratique, bureaucratique et marchande affectant tous les genres⁴³.

Par-delà vos délires accusatoires d'« homotransphobie » et de naturalisme, dont le but est d'embrouiller les idées dans votre galimatias, avouez plutôt que votre esprit est désespérément captif de l'imaginaire de la société industrielle et de ses pratiques afférentes. Celles-ci, *dans tous les domaines de l'existence*, visent à nier ou à supprimer la nature (humaine et non humaine) et les conditions naturelles de sa reproduction. Et voilà la force de la vérité que je

⁴¹ G. Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, Payot, Paris, 2003 (1988), p. 69.

⁴² G. Anders, *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme...*, op. cit., p. 38.

⁴³ J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*, Grasset, Paris, 2018, p. 94.

vous oppose : de la sorte, l'industrialisme conduit à instituer, par la poursuite de la surexploitation de la nature-machine, une société-machine dont les humains-machines seraient les rouages dociles et prévisibles. Si nous la laissons advenir, la société posthumaine sera la régression des sociétés humaines à une Cyberpolis automatisée, peuplée de *cyborgs de masse* fonctionnant (et non pas vivant) dans les circuits de son Organisation électronique.

Pour garantir sa résilience, cette Organisation pourra sans danger les autoriser, sous l'œil des caméras de reconnaissance faciale, à s'adonner à la « *performance parodique* » (Judith Butler). Ou au « *simulacre* ». Comme celui de Beatriz devenue Paul Preciado, icône transgenre, anticapitaliste et écologiste de *Libération*, qui, le matin, est du genre pourfendeuse des « *technologies de pouvoir* », et, l'après-midi, du genre mannequin chez Gucci, adepte des voyages en avion (20% des émissions de gaz à effet de serre à l'horizon 2050), de l'ultra-connexion électronique (de l'industrialisme de surveillance) et des biotechnologies (de l'eugénique industrielle).

Pensez-vous, en toute candeur, que son bruit médiatique tienne à autre chose qu'à sa capacité de rendre invisible cette vérité gênante : « *Aujourd'hui, la domination se perpétue et s'étend non pas seulement grâce à la technologie, mais en tant que technologie* »⁴⁴ ?

Votre propension à embrouiller les propositions les plus simples m'oblige, derechef, à vous mâcher le raisonnement, à vous le rendre liquide, afin que vos neurones intestinaux, et même, votre esprit mollet, puissent, je l'espère pour vous, enfin l'ingurgiter :

a) En soi, que Beatriz, en tant qu'être-femelle, se vive comme un être-homme appelé Paul, n'attire pas plus mon attention que celle d'un Guayaki ;

b) Que sa transformation théâtrale soit présentée comme un acte de résistance au capitalisme a de quoi divertir les faiseurs d'argent. Depuis Bernard de Mandeville (*La fable des abeilles*, 1714), l'amoralité intrinsèque de l'industrialisme est un lieu commun :

Quittez donc vos plaintes, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une Nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à son aise et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères. Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits⁴⁵.

L'industrialisme produit, de manière chaotique ou planifiée, tout et son contraire, des armes et des hôpitaux de campagne, des narcotiques (ordiphones compris) et des cliniques de désintoxication, de l'obésité et des salles de sport, des amas de déchets et des usines de recyclage, de la désolation et de la pornographie, des virus et des vaccins, des « changements » de sexe et, s'il existe une demande solvable, des « retours » au sexe d'origine, etc.

Tout besoin, naturel ou culturellement construit, traditionnel ou transgressif, est *toujours* le bienvenu du moment qu'il lui permet de fonctionner et d'étendre son opulente puissance. Cela dit, au passage, car vous êtes de ceux qui prétendent chevaucher la machine et la moraliser, afin de n'en garder que le « *socialement bénéfique* » (selon quels critères technocratiques ?).

⁴⁴ C. Daumas, « Paul B. Preciado. Interview », 19 mars 2019, liberation.fr. Et H. Marcuse, cité par J. Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, Gallimard, Paris, 1973 (1968), p. 9.

⁴⁵ institutcoppet.org/wp-content/uploads/2011/01/La-fable-des-abeilles.pdf

c) En revanche, que la divulgation de la supercherie anticapitaliste de Beatriz, aussitôt dénoncée comme « homotransphobe », soit l'objet de censures, voilà la tyrannie. Cette censure qui étouffe toute critique conséquente de l'industrialisme et de son eugénisme, est le moyen pour la social-technocratie de dissimuler l'utilité de son « transgressisme » pour les technocrates. Dès lors qu'elle s'interdit toute atteinte à la sacralité de la technologie, elle n'a plus que le soutien et l'incitation à la décomposition sociale pour se distinguer de la droite techno-libérale

Puisque votre imposture, en tant que promoteur secret de l'eugénisme, croît tous les jours, et que vous en usez pour outrager les personnes de raison qui dénoncent vos égarements, je continuerai, pour l'intérêt du *genre humain*, de déconstruire votre duplicité, afin qu'on connaisse par vos propres maximes, et celles de vos acolytes, quelle foi l'on doit prêter à vos accusations et à vos injures. Mes prochaines épîtres ne manqueront pas d'encore vous divertir.

Je suis, etc.
Professeur Bonobo